

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 7 mars 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Leduc. — Poésie : La Canadienne, par Noël Pays. — La dynamite à Londres. — L'oncle Milo. — Dixième tirage de nos primes : Liste des numéros gagnants. — La Porteuse de Pain (suite). — Les feux follets. — Un conseil par semaine. — Récréations en famille : Anagramme, énigme, et rébus. — Choses et autres. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : La dynamite en Angleterre : La Chambre des Communes et la Tour de Londres où ont eu lieu les dernières explosions. — Portraits de l'hon. J.-E. Cauchon et du major-général Gordon. — La guerre du Soudan : Vue de Khartoum, récemment tombée au pouvoir du Faux Prophète. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

ENTRE-NOUS

LES horribles angoisses d'un homme qui va mourir de mort violente, décrites par Victor Hugo, dans les admirables pages de son livre : *Le dernier jour d'un condamné*, sont atroces, et on se demande si ce n'est pas là la limite de la souffrance.

Non, on peut souffrir plus encore, et c'est à Londres qu'on vient de réussir à le prouver en pendan-
 tant un homme trois fois et en n'arrivant pas à le tuer.

Un nommé John Lee avait été condamné à mort, et le jour de l'exécution avait été fixé au 23 du mois dernier.

A l'heure dite, on conduisit le malheureux à la potence, on rabattit le bonnet noir sur sa figure et on tira le ressort... la trappe n'obéit pas, et le condamné, qui s'attendait à être lancé dans l'éternité, resta debout.

On le ramène dans la cellule, on examine l'appareil de mort et on reconnaît que l'humidité avait fait renfler le bois, ce qui empêchait la trappe de fonctionner.

Le bourreau huile les rainures et annonce au shérif que tout était prêt et qu'il était sûr de lui.

Le condamné est amené pour la deuxième fois, et on tira le ressort... la trappe n'obéit pas, et le condamné, qui s'attendait à être lancé dans l'éternité, resta debout.

On lui ôte le bonnet sinistre, on lui enlève la corde du cou et on le ramène encore dans sa cellule.

Le bourreau examine de nouveau la machine, il la répare et va rechercher le pauvre diable que l'on va pendre pour la troisième fois.

On lui dit qu'il va enfin mourir, et la procession se remet en marche. On ajuste la corde au cou du patient, on recommence les apprêts de la dernière toilette, tout est prêt, on lâche le ressort... rien ne bouge... il ne mourra pas.

Le courage qui avait soutenu Lee jusqu'à ce moment lui fait enfin défaut, c'est trop de souffrances pour un homme, il s'évanouit.

Le bourreau est horrible à voir, le shérif, épuisé, s'éponge le front, la cour est vide, tout le monde s'enfuit, ils sont là, trois hommes, fous de terreur.

Enfin, le shérif revient à lui et dit qu'il renonce à l'exécution. On télégraphie au ministre de la justice, et dans l'après-midi arrive la commutation de la peine du condamné.

N'est-ce pas à faire dresser les cheveux sur la tête ?

Je trouve dans un journal américain un résumé des hauts faits de la France pendant ces dernières années, et la concision et la clarté de cet article de quelques lignes m'engagent à vous le donner comme l'une des meilleures appréciations que l'on ait faite de la politique de notre mère-patrie.

« Depuis cinq ans, tandis que l'Angleterre évacuait l'Afghanistan, reculait devant les Boers et les Basutos, subissait en face des Zoulous le désastre d'I-

sandula, suivi du succès éphémère d'Ulundi et d'un vain essai d'organisation du pays ; tandis que l'Italie s'agitait pour contester notre prépondérance dans le bassin de la Méditerranée et finissait par lier partie avec l'Angleterre pour aller assister, l'arme au pied, au cinquième acte de la tragédie de Gordon, la France, elle, acquiesçait au prix de travaux parfois pénibles, mais toujours honorables et souvent éclatants, deux immenses colonies, la Tunisie et le Tonkin. Elle arborait son pavillon à Taïti, sur la route commerciale qui, de Panama, conduira en Australie ; elle relevait son drapeau injurié à Tamatave et préparait son établissement définitif à Madagascar. »

Tout cela est très juste, et on pourrait même ajouter plus et faire ressortir l'état de calme intérieur dont jouit la France, tandis que la révolution est à la veille de soulever Londres et toute l'Angleterre.

Le congrès des dynamitards s'est tenu dernièrement à Paris, tous les chefs du parti irlandais y assistaient. On y a refusé l'offre d'association faite par les nihilistes russes et les socialistes allemands.

Les Irlandais du parti de la violence n'ont qu'un seul objectif, la liberté et l'indépendance de leur pays, et ne se soucient guère de prendre part aux agissements des révolutionnaires des autres contrées, dont le programme est tellement vague que la plupart même d'entre eux n'y comprennent rien.

Les socialistes et les communistes mettent en avant la question d'amélioration des classes inférieures, mais n'ont aucune idée de patriotisme : au contraire, leur but est même de faire disparaître autant que possible le mot PATRIE, ne rêvant qu'une amélioration maternelle momentanée de leur position, ils veulent détruire la société telle qu'établie, et n'aspirent qu'à une sotte et folle orgie qui ne laissera que la honte et la misère.

Pour les Irlandais, au contraire, le mot PATRIE est tout, et si on doit condamner sévèrement les moyens qu'ils emploient, on ne peut que reconnaître l'existence de leur but.

En attendant le moment de leur délivrance, ils ont recours à la poudre, et on a parlé dans ce fameux congrès de rien moins que de faire sauter les principaux édifices de Londres et des autres grandes villes de l'Angleterre.

Quand on parle de dynamitards, on se représente toujours des hommes au regard féroce, à la mine sinistre et aux allures débraillées, et cependant, ceux qui se sont réunis à Paris semblaient être des gens du monde ; tous portaient l'habit noir, le gilet en cœur et la cravate blanche ; plus d'une boutonnière était ornée d'une décoration, et chacun des membres du congrès semblait être un ambassadeur ou tout au moins un consul général.

Si les autres pays ont le dynamitard actif, notre Canada possède le type de dynamitard farceur.

Il y a quelques jours, il écrivait à l'un des grands journaux de Montréal une lettre par laquelle il prévenait le public que l'Hôtel-de-Ville et le Palais de Justice sauteraient dans trente-huit jours.

Ce chiffre trente-huit, devant cacher un but quelconque, on se reporta à la date indiquée et on s'aperçut que c'était le premier avril.

Ces sortes de menaces sont assez puériles et ne prouvent pas de la part de leur auteur un grand sens moral ni beaucoup d'esprit.

Il a fait une sottise qu'il était facile d'éviter en se taisant.

Pendant que les sujets de l'empire parlent de détruire la propriété publique, les membres de la famille royale semblent s'occuper du peuple, et l'un d'eux, que nous connaissons parce qu'il a vécu parmi nous pendant plusieurs années, le marquis de Lorne, vient de publier ses observations sur le Canada et les Etats-Unis, livre très intéressant, dont je détacherai un passage.

Où est le temps où les nobles se vantaient de ne pas savoir signer leur nom ?

« Le gouvernement canadien, dit le marquis de Lorne, est une démocratie couronnée. Ses institutions lui assurent un système de représentation parfaite de la volonté du peuple dans le Parlement. Le poste de gouverneur-général lui évite les ennuis d'élections fréquentes et lui assurent les avantages des monarchies européennes sans en avoir les ennuis.

Il n'y a pas place en ce pays pour une caste royale ou aristocratique. Les hommes auxquels il donne sa confiance doivent être les élus du peuple et les chefs du Parlement.

« Examinez les sociétés anciennes et modernes, et nulle part vous n'en trouverez une aussi bien organisée que le peuple canadien.

« L'une des entreprises les plus gigantesques de notre époque, a été menée à bien par ce jeune peuple, la création d'un chemin de fer allant d'un océan à l'autre, construit en cinq ans. »

Nous publions sur la quatrième page du *Monde Illustré* le portrait de l'hon. J.-E. Cauchon, ex-lieutenant gouverneur de Manitoba, décédé il y a quelques jours à Winnipeg.

Né en 1816, il a fourni une longue carrière politique et a été mêlé à la plupart des événements de notre histoire depuis quarante ans.

Comme la plupart de nos hommes politiques, il est mort pauvre, après avoir été souvent à même de faire une fortune, que beaucoup ont cru qu'il avait.

Nous donnons aussi dans la même page le portrait du héros de Khartoum, le général Gordon, grande figure qui semble appartenir aux âges de la fable.

L'Angleterre, qui paraît être en ce moment si pauvre en hommes, peut être fier de ce brave qui, à lui seul, tint en échec l'armée du Mahdi pendant plusieurs mois.

J'ai assisté dernièrement à une réunion de la société nationale Suisse, de Montréal, et j'ai surtout été frappé d'une chose que je tiens à vous signaler : c'est l'existence dans cette petite colonie, qui compte à peine cinquante membres, d'un orphéon dont l'organisation est calquée sur celle des sociétés chorales qui existent dans la patrie de Guillaume Tell.

La Suisse se distingue entre tous les peuples par le nombre de ses orphéons, et vous ne pouvez aller dans le plus petit hameau de ce beau pays sans y rencontrer d'excellents chanteurs.

Nous sommes de beaucoup en retard sur l'Europe sous ce rapport ; Montréal n'a guère qu'un orphéon, les Montagnards, et encore ne sont-ils pas bien nombreux.

Ce n'est cependant pas le goût musical ni les voix qui manquent chez nous, et je ne vois pas pourquoi nos clubs d'hiver ne s'organisent pas en sociétés chorales.

Le deux mars nous a amené une surprise électorale, M. H. Beaugrand est élu maire de Montréal avec une majorité de quatre cents voix.

Le quatre mars a eu lieu la prise de possession de la Maison Blanche, par le nouveau président Cleveland.

Cette date me rappelle un événement célèbre dans l'histoire.

Il y a déjà soixante-dix ans de cela, et on en parle toujours comme d'un événement arrivé hier, tant les conséquences en ont été sérieuses.

Les Bourbons étaient revenus en France à la suite d'une armée étrangère, et se croyaient en sûreté sur le trône, quand un bruit soudain et lointain terrifia la cour, étonna Paris, fit tressaillir le monde.

Tous les yeux, dit Barbet de Jouy, se portent vers le midi de la France, d'où le coup était parti. On n'aperçoit d'abord qu'un point à l'horizon : mais, tout à coup, le météore s'élève, grandit, approche et remplit l'espace : c'était Napoléon !

Du haut du rocher qu'il s'était choisi pour asile, son regard planait sur la France ; il a mesuré l'abîme qui l'en séparait ; il entreprend de le franchir et de ressaisir le sceptre échappé de ses mains.

Ce projet, le plus audacieux, le plus funeste par ses résultats qu'un homme ait jamais conçu, il l'exécute à la tête de six cents braves qu'il s'associe à sa fortune.

Vous savez le reste, vous savez la fin, c'est Waterloo, c'est la honte, c'est la ruine que tout Bonaparte laisse derrière lui.

Un soir de la semaine dernière, on parlait vieilles choses, antiquailles, etc.

—Je suis décidé, dis-je, à faire une collection de monnaies, inutile donc de vous prier de me montrer vos vieilles pièces quand vous en aurez, je vous les changerai pour des neuves.